

Nicole Bousseyrroux

Remarques en marge de l'exposé de Luis Izcovich *

Je vous fais part d'abord de ma réflexion, en marge du titre choisi par Luis Izcovich et de son argument, avant donc d'avoir pu prendre connaissance du contenu de son exposé. Avant de réfléchir à la pluralité des moments de conclure selon les analyses, j'ai voulu revenir à ce que Lacan entend par moment de conclure.

Entre le moment de conclure de son article de 1945 « Le temps logique ¹ » et celui qui fait le titre de son séminaire de 1977-1978 ², il y a tout le temps pour comprendre de Lacan, son temps pour comprendre sa propre pratique, son temps pour comprendre le réel sur lequel, avec lequel elle opère. Un temps pour comprendre, ça peut durer toute une vie, sans que ce temps ne débouche pour autant sur un ou des moments de conclure. D'où la question : qu'est-ce qui permet de passer du temps pour comprendre au moment de conclure ? Et qu'est-ce qui fait hiatus, saut entre les deux ?

Lacan répond en 1945 que c'est la hâte qui provoque, chez les trois prisonniers du temps logique, ce qu'il appelle « deux motions suspensives ³ », à savoir deux hésitations liées à deux moments de vérification de l'hypothèse de départ, où chaque prisonnier aura failli sortir, comme s'ils avaient pris par deux fois un faux départ, le troisième étant le bon, comme celui d'y aller, cette fois pour de bon, sans hésiter. C'est que le moment de conclure n'est pas du tout, comme on pourrait le croire, la conclusion d'un raisonnement hypothétique

* Séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », le 3 février 2011 à Paris.

1. J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure, 1977-1978*, inédit.

3. J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *op. cit.*, p. 210.

logique. Ce n'est pas un savoir assertif, une déclaration conclusive qui affirme : maintenant je sais, je suis un blanc. Le moment de conclure nécessite quelque chose en plus pour que le conclu passe en acte.

Le moment de conclure ne va donc pas sans l'acte où la conclusion se vérifie en lui. Cet acte nécessite l'urgence. En fait, le sophisme des trois prisonniers ne se vérifie qu'au bas, nous dit Lacan, d'une « descente logique ». Cette descente logique fait en quelque sorte descendre ce qui, dans le temps logique, est subjectivé en instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure, jusqu'à l'objectivation de ce dernier. Qui dit descente dit montée, montée du col du sujet supposé savoir. Mais sa descente ne se fait pas en roue libre. Il y faut un moteur, le moteur de l'objet petit *a* par lequel « le moment de conclure s'objective enfin ».

L'objet petit *a* est donc en jeu dans le moment de conclure. Mais il ne s'agit pas, comme on pourrait le penser, de l'objet regard que sont pour le sujet du sophisme les deux autres prisonniers qui voient dans son dos la couleur qu'il ne peut voir de son disque. Il s'agit du « petit hâté » qu'est ce sujet, explique Lacan dans *Encore*, comme « enjeu de leur pensée ⁴ ». Le sujet du raisonnement du temps pour comprendre devient, comme enjeu des pensées de ses coprisonniers, objet hâté, c'est-à-dire le petit bout de temps d'avance qu'ils auraient sur lui au cas où il ne serait pas blanc. Si nous situons ce temps logique dans le discours analytique, c'est donc comme enjeu des pensées du sujet supposé savoir, sujet qui d'ailleurs, dans la descente logique de la passe, est sur le point d'être destitué au plus bas, que l'analysant devient cet objet hâté, ce bout de temps qui va faire que le moment de conclure va ou non se passer en acte. Je dirai même, pour accentuer un peu plus les choses, que dans le moment de la passe, où le savoir se disjoint du sujet que le transfert lui supposait, c'est comme enjeu de ce savoir en manque de sujet, enjeu donc d'un savoir qui n'est plus de personne, que celui qui passe à l'analyste conclut en acte.

Le moment de conclure, en tant qu'il est activé par la fonction de la hâte, implique la dimension de l'acte. Mais si l'acte, tel que Lacan le définit, a lieu d'un dire, celui dont dépend le moment de conclure est fondamentalement un dire pourquoi, un dire le pourquoi. Le

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Encore, Livre XX*, Paris, Seuil, 1975, p. 47.

prisonnier qui va voir le directeur de la prison doit lui dire pourquoi il s'est hâté de conclure qu'il était un blanc.

Ce pourquoi on le retrouve dans le séminaire *Le Moment de conclure* du 10 janvier 1978 quand Lacan définit la fin de l'analyse : la fin de l'analyse, c'est quand on a retrouvé ce dont on est prisonnier après avoir tourné deux fois en rond, et Lacan de préciser que ça consiste non pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes mais à ce qu'on sache pourquoi on les a.

Mais qu'est-ce que savoir le pourquoi de ses sinthomes ? Que dire du pourquoi du sinthome, si le sinthome est ce qui vient du réel et que c'est de cette face de réel du sinthome que l'on est empêtré ? Le pourquoi relève-t-il du déchiffrement ? Est-ce que le déchiffrement en dit le pourquoi ? Déchiffrer, c'est trouver le comment des articulations signifiantes qui le surdéterminent, mais le pourquoi n'est-il pas ce qui résiste toujours au savoir ? Et d'ailleurs le réel n'est-il pas, comme la rose de Silesius, sans pourquoi ? Que dire du pourquoi de ses sinthomes dès lors que c'est dans *lalangue* qu'ils ont leur répondant ? On voit bien que cette question repose le problème de l'interprétation, de sa portée et de ce qu'elle vise. C'est là que je trouve pertinent le fait que Lacan privilégie le dire de l'interprétation. Il me semble que le se rendre compte du pourquoi dont parle Lacan ne peut passer que par ce dire.

L'exposé de Luis Izcovich élargit considérablement l'horizon qui ouvre cette question du moment de conclure en le pluralisant et en mettant en série la variété de ses modalités et l'hétérogénéité de celles-ci, et surtout en n'en limitant pas la portée au problème de la fin d'analyse. Bien sûr, la pluralité commence dès lors que, dans les faits, on constate une différence temporelle entre passe et fin et que le passage de l'un à l'autre peut être tantôt progressif, par exhaustion, tantôt soudain, par révélation en éclair.

La passe correspond-elle à un moment de conclure qui précède celui de l'achèvement de l'expérience ? Autrement dit, la passe, qui est indiscutablement un moment fort de l'analyse, un franchissement qui décide pour l'analysant de son passage à l'analyste, comporte-t-elle ou non une dimension conclusive subjective ? Peut-on considérer que celui qui est la passe dans sa cure, qui donc pourrait être désigné par son analyste comme passeur, se sent, se sait lui-même

dans un moment de conclure ? Ne peut-on considérer plutôt qu'il est dans un instant de voir, comme pourrait le laisser penser l'évocation par Lacan de l'éclair ? Bien sûr, la question se pose différemment dès lors que l'analysant dans la passe se sait désigné, passeur. Dès qu'il se trouve impliqué dans le dispositif de la passe, il se trouve de fait dans un moment de conclusion : il sait ce que son analyste a conclu le concernant, puisqu'il l'a mis dans la liste des passeurs, et cela va avoir des effets dans sa propre fin d'analyse.

Mais la pluralité et l'hétérogénéité que met au jour Luis Izcovich vont bien au-delà de cela. D'autant que, comme il le dit, il y a bien des discontinuités dans les analyses qui impliquent qu'il puisse y avoir plusieurs moments conclusifs à l'intérieur de l'analyse. Le plus important semble être ce qu'apporte Luis Izcovich quand il articule ce problème des moments conclusifs à des moments d'impasse dans l'analyse qui peuvent amener l'analysant à décider de changer d'analyste. Changer d'analyste, dit-il, peut être, mais pas toujours, un moment de conclure. Ce peut être aussi un passage à l'acte, soit une conclusion à contresens, ou bien un acting out, soit une sortie sans conclusion, mais ce peut être aussi un acte. La vraie question, quand il y a impasse, est celle de savoir quelles sont les conditions de son dépassement pour que l'impasse ne se répète pas dans la tranche suivante d'analyse.

Cela est d'autant plus intéressant que Luis Izcovich essaye de cerner ce qui peut faire impasse en l'articulant à ce qui se répète. Il avance cette thèse importante que « le moment de conclure est une répétition ». Il y a une dimension de répétitions dans ce qui fait impasse, c'est-à-dire qui fait « retour au même point », ce qu'il distingue bien du fait de *buter* sur un point. Dans les reprises d'analyse avec un nouvel analyste, la question se pose de savoir si cette impasse va se reproduire ou bien si le point d'impasse va pouvoir être dépassé. Luis Izcovich parle de « contre-expérience ». Cela peut-il s'entendre du côté de ce que Lacan appelle en 1977 une « contre-psychanalyse ⁵ » (qu'il pose comme une nécessité de faire une seconde coupure qui puisse restaurer le nœud borroméen) qu'une préférence donnée en tout à l'inconscient peut se produire dans certains cas ? En quelque sorte, après une analyse qui a fait passer l'inconscient, le

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXV, Le Moment de conclure*, op. cit.

déchiffrage « avant tout », ne faudrait-il pas faire une contre-analyse qui, par une seconde coupure, permette alors un second moment de conclure au réel de l'inconscient comme pas tout ?

Il y a aussi cette généralisation de la thèse selon laquelle « le moment de conclure c'est une répétition », que propose Luis Izovich en disant que le moment de conclure de la sortie « rejoint le moment de conclure de l'entrée ». Ne peut-on pas articuler cela avec la structure en double boucle du huit intérieur qui fait qu'on retombe sur ses propres traces, dans ses propres pas après avoir deux fois tourné en rond ? Lacan le pose comme ça en 1977 : « Pour sortir de la prison de son symptôme il faut avoir tourné deux fois en rond ⁶. » On trouve la sortie qu'à avoir retrouvé la porte par où on est entré, mais il faut repasser « deux fois au même endroit ».

Il y a encore cette distinction très intéressante que fait Luis Izovich entre les affects de satisfaction selon qu'elle se conjoint à l'angoisse dans la destitution subjective ou qu'elle est conjointe au désêtre qui en fait l'affect légitime de fin. Il a relevé dans la première version de la « Proposition sur la passe » que Lacan parle d'angoisse légitime, disant qu'« il n'y a d'angoisse légitime (dont j'ai fait état) qu'à pénétrer – et il le faut pour la psychanalyse didactique – dans ce qu'il faut bien appeler un au-delà de la psychanalyse ⁷ ».

Puis il y a ce que Luis Izovich dit de l'acte, du courage de l'acte, de l'aptitude, de la capacité du sujet à l'acte, qui dépend, qui est déterminée par la structure, par la position subjective, par la sexuation, par la marque de la castration. De sorte que le s'autoriser comme analyste et l'aptitude à conclure, et donc à finir son analyse, sont déterminés par la structure et les positions subjectives de l'être.

Le dernier point sur lequel nous pourrions revenir est la disparité, le « pas tous pareils » dont parle Luis Izovich, produit par l'identification au symptôme, requise pour la fin de l'analyse, et qui pourrait faire la différence d'un analyste à un autre et expliquer le fait que cette identification joue, interfère dans la façon d'accueillir comme analyste le symptôme de l'autre.

⁶ *Ibid.*

⁷ J. Lacan, « Proposition sur la passe », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, Annexes, p. 575.